L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 10 AVRIL 1887.

UN PEU DE TOUT.

La Semaine Sainte, celle qui s'est fermée hier, a été pieusement observée, semble-t-il. Les exercices religieux ont été suivis avec un zèle accru ; on se pressait dans toutes les Eglises ; rarement les prédicateurs perdèrent ici la parole devant des auditoires plus nombreux ; rarement ils eurent des fidèles plus assidus à les écouter dans le récit éternellement nouveau, éternellement poignant de la Passion.

Drame qu'aucun autre n'égale en horreur, en terreurs; drame qui commence au jardin de Gethsémani, par une sorte d'agonie anticipée; où le martyr faiblit un instant : "Mon âme est troublée, ô Père, sauve-moi de cette heure!" et qui finit au Calvaire, sur l'escabeau de douleur : "O Père, je remets mon esprit entre tes mains!"

Vous aurez beau l'entendre encore et encore, ce récit des outrages les plus sanglants, des tortures les plus atroces qu'inventa jamais la criminelle ingéniosité de l'esprit humain en révolte, en délire, toujours il vous enveloppera : toujours, et quelles que soient vos croyances à cet égard, il vous remuera jusqu'au plus profond des entrailles. Toujours elle grandira, elle s'auréolera à vos yeux la douce et sainte victime, l'hostie révérée; toujours vous serez envahi par l'admiration de celui qui connaissait bien l'immensité de la doctrine qu'il devait léguer à ses apôtres et aux siècles des siècles, quand il disait aux pharisiens qui prétendaient imposer silence aux Galiléens : S'ils se taisent, les pierres crieront.

En effet, non seulement le suprême soupir du sublime Crucifié ne mit pas fin à sa mission, mais ce soupir-là a passé sur l'humanité comme un souffle vivifiant, régénérateur, fécond pour le bien, rédempteur; il lui a insufflé une vie, des aspirations nouvelles.

Les atrocités du Calvaire et de sa monstrueuse préface ; l'Oasa sur Pelion des ignominies ajoutées aux tortures; insulteurs et tourmenteurs, tout cela aussi a été divinisant pour le Christ. La majesté sort plus radieuse du crime.

Le gibet infâmant est devenu la Station de vie, l'autel devant lequel les générations se courbent. Le lieu maudit d'autrefois est adoré par les populations qui se succèdent, c'est depuis des siècles le but d'un pèlerinage sacré.

A quelque communion qu'on appartienne, on ne passe point là sans que l'émotion vous gagne; sans qu'on ait la vision du Mont des Oliviers, de Judas, du Sanhédrin, du Prétoire, de Pierre, de la longue et tuante montée du Calvaire. On entend en soi comme des voix mystérieuses, vibrantes, lorsqu'on découvre le Golgotha, où se consomma, pour Jésus, cette torture romaine de la croix, mille fois plus barbare que la lapidation mosaïque.

Les mêmes présence de cette image du passé, sont possédés du fanatisme religieux et appellent des persécutions sans trêve, une damnation éternelle sur les descendants des bourreaux du Christ : d'autres, au contraire, ont retenu les paroles tombées, du haut de la Croix et la pensée leur en vient : Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font.

Oui, ce thème sur la Passion est une source inépuisable d'inspirations élevées; à part même l'idée pieuse qui anime les populations chrétiennes, je comprends aisément que les admirateurs de l'éloquence—sous toutes les formes—se passionnent d'un aussi passionnant sujet.

La période de la retraite, des austérités, est terminée; la pierre du sépulcre s'est soulevée; le tombeau est vide et les airs sont pleins de pieux cantiques, de chants de triomphe : c'est le *resurgit* qu'entonne le monde des croyants; ce sont les Bouquets de Pâques qui viennent se mêler aux Rameaux de Pâques-fleuries.

Pâques ! mot charmant qui sonne en notes joyeuses; fête pour tous, pour les enfants surtout. Ce jour là il semble que le cercle de famille et le cercle des amis se fassent plus intimes. Un réveil dans les cœurs, comme dans la nature qui, avec toutes ses voix, toute ses primaticques palettes, tous ses parfums, chante la jeunesse, le printemps, le renouveau.

Nombre de bonnes vieilles et naïves coutumes sont parties—mais celle des Œufs de Pâques est encore là pour la joie des enfants : comme ces sombres de Noël qu'une main mystérieuse vient peupler pour eux des jouets et des gourmandises qu'ils convoitent, et qui, à cette occasion, leur paraissent arriver du ciel. Ces Œufs de Pâques les tentent; si humble qu'en puisse être la forme, qu'ils soient du chef d'œuvre de confiserie, ou qu'ils soient seulement peinturlurés par le savage d'une pauvre loque. C'est le cher joujou du jour, et une pensée pieuse s'y rattache dans ces petites têtes en éclosion.

Pâques est encore l'une de ces journées où ils sont les maîtres, les souverains de la maison : un de ces jours où, en dépit de M. de Bismarck, ils prouvent que la faiblesse fait la force. Faiblesse charmante, compagnarde; devant laquelle on aime à s'incliner; roses et doux petits tyrans, à qui on est heureux de payer tribut, et cette fois sous la forme des Œufs de Pâques. A ce beau et plimpant dimanche ces bambins-là ont aussi leurs Mages.

A l'occasion de cette fête de Pâques, un ami me prie d'insérer dans cet article ces vers qu'elle lui a dictés.

L'*Abeille* s'abstient, d'ordinaire je le disais récemment, de donner place à des poésies. Néanmoins j'ai cru, cette fois encore, qu'il me serait pardonné d'enfreindre la règle en faveur de M. Adolphe Calonge, dont voici les vers :

PAQUES.

Un front ceint des splendeurs de la Divinité,
Auréole éclairant toute une humanité,
Fût dans un jour néfaste et par la main de l'homme
Eteint, s'envoli comme un géant atome

Le Monde consterné frémissant de douleur,
S'agenouilla pensif aux pieds de ce Calvaire;
La Foi, la Charité pansa du divin suaire
Dans les âmes tombées, ranimant la ferveur

Les Chrétiens recueillis attendaient un miracle
Et dans l'air s'horrah mystérieux oracle.
De la mort à la vie s'accomplit le retour

Soudain s'arrête d'éclat un marbre tumulaire
S'ouvrit, laissant monter vers la céleste sphère
Le doux Christ radieux de pardon et d'amour.

Pâques, écrivais-je, est aussi la fête de ceux dont le Christ disait : "Laissez venir à moi les petits enfants!" Eh bien, ce matin, ils iront à lui dans une cérémonie des plus touchantes. La bénédiction de l'Armée des Anges du Tabernacle.

Une armée mignonne, composée des seuls enfants, des Bluchins de tous âges.

Cette Semaine Sainte de 1887 n'aura pas marqué seulement par son caractère sacré à la Nouvelle-Orléans. Une solennité, sainte aussi, en représentera jamais le souvenir. Je veux parler du dévoilement de la statue équestre du général ALBERT SIDNEY JOHNSTON, au Cimetière de la Métairie.

Mercredi dernier, tout un peuple était debout pour l'accomplissement de ce pieux et patriotique devoir. Jamais démonstration devant une tombe n'eût un plus grand caractère; jamais deux camps, armés l'un contre l'autre autrefois, unis aujourd'hui, ne furent plus étroitement unis pour exalter une noble individualité; jamais la vie ne rendit plus touchant hommage à la mort—cette mort qui assure l'immortalité.

D'autres vous ont raconté cette admirable célébration; des écrivains, des orateurs vous en ont dit, mieux que je ne pourrais le faire, comment on a honoré la mémoire du général Albert Sidney Johnston, comment il a vécu et quelle fût sa fin à tout jamais glorieuse.

A ces splendides panégyriques, à ces marques d'amour d'une nation entière, représentée par les plus hautes individualités, je ne saurais rien ajouter.

Si je reviens sur cette commémoration du 6 avril—anniversaire du jour où Johnston tomba, en conduisant une charge que le tyrisme de son courage rendit irrésistible, c'est afin d'en rappeler, une fois de plus, un épisode bien simple, mais qui peut-être a causé l'émotion la plus vive de cette mémorable date.

La foule immense était là, pressée, haletante autour de tous ces tombeaux. Sous les vastes arcades du Cimetière on faisait silence, comme sous les arceaux d'une Eglise; tous les yeux fièrement fixés sur le voile qui cachait encore la statue du héros américain. Une enfant était là aussi; l'arrière petite-fille du grand mort, et à un signal donné, sa petite main fit glisser le voile et apparaître les traits de celui qui est resté si vivant dans notre mémoire.

Alors deux formes se détachèrent de la masse qui couvrait l'estrade—une femme, un homme. La femme était celle que Shiloh fit veuve; l'homme, celui dont la chute de la Confédération fit le plus glorieux des prisonniers, le prisonnier de la Forteresse Monroe : Mme ALBERT SIDNEY JOHNSTON, JEFFERSON DAVIS. Celui-ci en désignant à celle-là la statue de bronze, semblait lui dire ce qu'eût été cette Confédération vaincue, si le destin ne lui avait pas enlevé trop tôt des défenseurs comme le général Johnston. Jamais minute ne fut plus solennelle.

Une fois de plus cette houle de peuple s'était faite immobile; une fois de plus tous ces vivants étaient silencieux, ainsi que les morts dont ils étaient entourés.

La femme jeta un long regard sur le bronze; muette, ferme, l'œil sec, elle le contempla d'abord, refoulant ses émotions jusqu'au plus profond de son cœur. Mais ces émotions souveraines la dominèrent bientôt; nulle parole ne lui vint aux lèvres; seulement des larmes mouillèrent ses yeux, baignèrent son visage. Et comme sans doute la vision lui vint de l'ami perdu ; comme la statue s'anima peut-être un instant pour elle, et la ramena à un passé pour jamais disparu, elle se sentit faiblir, et chercha un appui, afin de ne pas tomber devant celui qui, lui, ne fléchit jamais.

Oui, je le répète, jamais scène ne fut plus pathétique, plus grandiose. A ce moment-là, toute l'intensité de la douleur était revenue à cette noble femme; le souvenir des jours heureux lui était apparu tout entier. Mme Albert Sidney Johnston était comme veuve pour la seconde fois; mais veuve devant l'immortalité de son mari.

—Ce n'est pas aux seuls enfants que sont maintenant destinés les Œufs de Pâques. On prépare donc les siens à Mme James Nott, je vous l'ai déjà dit; et pour être offerts au lendemain de la grande fête catholique, ils n'en auront pas moins de prix.

Pour parler sans métaphore et éviter de faire omelette de mes œufs, disons le tout bonnement : la soirée vocale et instrumentale que ses Elèves tiennent tant à offrir à leur Professeur, sera donné demain à l'Opéra. Elles ont si bien mené campagne, qu'elles sont parvenues à grouper un excellent ensemble. Elles ont obtenu l'aide si recherchée de cette artiste supérieure, Mme Marguerite Samuel, qui, louisianaise, veut donner aussi un témoignage de considération, d'affection, à une louisianaise.

Le Cercle Gounod, société essentiellement créole, a également désiré prendre part à ce Concert, où il sera fort agréablement représenté par MM. A. Kernion, A. Toledano et G. Joubert.

Quant au programme, que l'on trouvera à la première page de l'*Abeille*, il ne contient que des pages charmantes, pour le piano, pour le chant.

En un mot, joli cadre pour des exécutantes dont chacune a sa valeur.

Il vous est sans doute arrivé, comme à moi, d'assister à des pesants concerts, où l'auditoire bâillait à mettre en mouvement les ailes de roues de moulin. Il n'en sera pas ainsi de celui de demain ; les heures s'y envoleront vite.

J'ai fréquemment écrit ma pensée au sujet de la bénéficiaire. Artiste par tempérament, elle s'est développée dans des études sérieuses, ininterrompues ; elle cultivé, elle cultive sans cesse un art dont elle fût toujours passionnée, auquel l'a initiée une belle Ecole. Aujourd'hui je la retrouve dans la plénitude de son talent, de sa voix.

A la fraîcheur, à la conduite de cette voix s'ajoute, mieux que jamais, une façon de dire qui est typique chez Mme James Nott, et qui, si bien qu'on la connaisse, vous réserve invariablement des surprises. Néanmoins elle n'irait-elle jamais trop sur tel effet qu'elle pourrait juger dominant, suffisant au succès.

Non. Soignonse des détails, il n'en est pas un qu'elle rejette. Elle les aborde et les fait ressortir tous, selon leur valeur graduée, avec une rare faculté d'expression, mais sans jamais souligner exagérément.

Sensibilité, coquetterie, esprit, pas de nuance qu'elle néglige. Et quand elle attaque la moulure de ces chansonnettes ou bluettes que vous savez, elle la conte véritablement en la chantant. Jusque intention trouve en elle une interprète vraiment, elle y met souvent aussi quelque chose de sa fine nature ; elle y mêle comme des incidences qui sont siennes et se gardant cependant de ces contournements affectés de la phrase, qui la dépareraient et dont on se lasse bôt.

Bref, Mme James Nott est une artiste; elle est aussi une individualité dont le cachet est bien saillant.

Un mot encore à propos de ce bénéfice complimentaire, et ce mot sera une redite, à l'adresse de chaque lecteur qui pourrait avoir été contrarié de ne saisir de son habit, pour cause de grand âge ou autre : séparation *déchirante*, c'est le mot. La salle sera fort élégante, sans nul doute; mais on y aura accès même avec la pelerine ordinaire, la demi-tenue. C'est aux toilettes des femmes que l'œil s'attachera. Habillez-vous redingotes restez dans l'ombre.

—Puisqu'il s'agit d'une soirée à l'Opéra, ne quittons pas ce théâtre sans écrire que l'intérêt qui s'attache à M. Maugé, semble s'accentuer davantage depuis les dernières nouvelles reçues de la Havane.

Si comme tout ridicule et comique je lui en avais, moi-même, exprimé la crainte, l'entreprise résulte aussi en gerbe la bas, c'est une raison de plus pour lui mieux assurer ici la chance de revanche qui lui est due. Il aura subi le sort de nombre de directeurs du moment : son échec n'aura rien pour étonner ceux qui savent le fonctionnement du théâtre. Haut et bas ; cette bascule là est de tous les jours, malheureusement pour les impresarii.

En arrivant ici M. Maugé retrouvera les sympathies qu'il a acquises. J'imagine, d'ailleurs, qu'il doit puiser déjà des encouragements, des espérances, dans l'ensemble avec lequel l'appuie la Presse de la Nouvelle-Orléans. Celle ci déplore les pertes qu'il a subies et l'aidera résolument à les réparer quelque peu, si elle se peut.

—J'ai en l'occasion de voir, ces jours derniers, un portrait peint par M. J. Genin; portrait entrepris dans des conditions assez difficiles. C'est celui d'une jeune et charmante femme, enlevée récemment aux siens, et dont la famille n'avait qu'une photographie assez imparfaite.

C'était là l'unique donnée pour l'artiste, qui n'avait pas connu le modèle. Il a donc dû saisir des avis de parents et d'amis ; les recueillir tous, les comparer les uns aux autres, avant de procéder à l'œuvre. Appuyé de ces indications, il s'est mis à l'avement à son chevalet et a travaillé à l'atoms, pour ainsi parler; soumettant à la critique de la famille chaque phase de sa toile, puis je dire, altérant l'ébauche au fur et à mesure des avis reçus.

Tout artiste sait ce qu'un pareil travail a de compliqué, d'ingrat, de rebutant ; par quelles transformations il lui faut passer avant d'arriver à un résultat satisfaisant.

Il fut lui rendre pleinement cette justice, rien n'a arrêté M. Génin dans cette délicate recherche, sous les yeux d'une famille anxieuse de retrouver les traits de l'être aimé. L'artiste a poursuivi son travail avec intelligence, avec amour; faisant poser devant lui, en quelque sorte, les diverses données recueillies, accueillies.

Sa persistance a été récompensée par la réussite. Il a d'abord obtenu le succès le plus envié, un parcille circonstance: la ressemblance.

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître la jeune femme ; mais je constate qu'au dire de tous, les traits qui sont là sur cette toile, sont bien les siens.

Quant à l'exécution, je prends plaisir à écrire qu'il y a de la vie dans ce visage; de la vérité dans ces chairs, du regard dans ces yeux; de l'aisance, de la grâce, du naturel dans cette attitude, comme devinée par l'artiste et qui était bien celle du modèle.

En rapprochant cette image de celle qu'avait obtenue le photographe, on reconnaît vite que la reproduction est fidèle. Seulement le pinceau, qui s'est tenu dans une tonalité sobre, vraie, a prêté à la jolie tête cette animation, cette vie enfin qui manque obtiemment que par la gamme du coloris. On dirait que le modèle a posé, affirment ceux qui l'ont connu. L'éloge est des meilleurs; c'est donc par lui que je veux terminer ces lignes à l'adresse de M. J. Genin.

—Les Catholiques sont au devoir.

Au moment d'achever cette revue, j'apprends que Mgr Leray vient de recevoir, par l'entremise de Mines Behas, Lallande, Roman, Bowling, Smith et autres, une *premier* somme de $1,200, souscrite pour venir en aide au Diocèse.

Les dames que je viens de nommer, sont toujours au service des bonnes œuvres; celle-là compte parmi les meilleures. Elles sauront la parfaire.

Mgr Leray remercie de toute son âme les personnes charitables qui sont venues ainsi alléger les charges du Diocèse.

Grâce à leur sollicitude, à leur libéralité constantes, ce Diocèse pourra sans doute faire face à ses obligations, et ce sera l'honneur et la fierté de la population catholique d'avoir enfin rendu la voie libre.

—La Kermesse dont j'ai déjà parlé dans les colonnes de l'ABEILLE, et à laquelle je reviendrai, aura lieu à l'Opéra jeudi, vendredi et samedi ; 14, 15, 16 avril. Le samedi 16, il y aura matinée et soirée.

Cette fête, d'une physionomie toute particulière, et dont je rediraï les détails dans un prochain numéro, a été aussi organisée, on le sait, dans un but de charité. Jamais programme plus brillant n'aura été offert à notre public.

Le produit de cette Kermesse sera affecté au secours des pauvres, sans aucune distinction de sectes.

—J'aurai aussi à vous entretenir prochainement de deux Concerts, pour lesquels se font de grands préparatifs et dont le succès n'est pas en question : celui des demoiselles Barbarin, dans les salons de Mme Crawford ; celui de Mlle Berthe Pamberton, au Grunewald Hall.

L. PLACIDE CARONGE.

—Le "Jefferson Benevolent Association" fêtera aujourd'hui même son premier anniversaire, et les choses seront bien faites, n'en doutez pas.

La Société quittera en corps, à une heure, son local du coin de l'Avenue Louisiana et de la rue Magazine.

—L'Ordre des *Heptasophs* ou *Sept Sages* s'est fondé à la Nouvelle Orléans, le 11 avril 1852. Il célèbrera donc demain son 35ème anniversaire, à la Salle Heptasoph, 76 Passage de la Bourse. On s'y réunira à 7 heures et demie du soir, pour entendre un discours de l'honorable A. J. Lewis.

—On sait que c'est aujourd'hui que se célèbre le onzième festival de Pâques des Fils de la Louisiane, dont nous avons parlé ici à maintes reprises. N'oubliez pas que le rendez-vous est aux Fair Grounds. A ce rendez-vous la foule accourra très certainement; car le programme est des plus engageants. Les Fils de la Louisiane sont une Association excellemment composée, à la tête de laquelle sont placés des officiers experts, dévoués, tels que MM. Armand Quéré, Contreras et Reilli.

Prix d'entrée 50 cents. Voir l'annonce.

L. GRUNEWALD.—L'Abbé H. Parmantier vient de composer et de publier une Messe de St.-Claude, œuvre d'artiste et de musicien. L'ouvrage est digne de l'attention de tous ; il a obtenu un véritable succès.

L'Abbé Parmantier a dédié sa Messe au Clergé de la province de la Nouvelle-Orléans.

Nous remercions M. Louis Grunewald, de qui nous recevons un exemplaire de cette intéressante composition.

M. Grunewald, qui déjà nous avait fait remettre la partition (paroles et musique) de Ruddygore, opérette de MM. S. Gilbert et Sullivan, nous adresse aujourd'hui cette même partition sans les paroles, arrangée pour piano par George Lowell Tracy.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. P. Werlein : *Gazette d'amour*, jolie composition pour piano par Curt Lauger, et *Les Deux Lapins*, fine chansonnette, paroles de H. Poullain, musique d'Albert Renaud ; deux succès parisiens.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. —La troupe que dirige M. Marc Klaw, débutera ce soir dans *Woman against Woman—Femme contre Femme*. Ce drame en 5 actes est la pièce la plus heureuse de Frank Harvey, et elle a valu aussi à Mlle Effie Ellsler sa meilleure création peut-être.

Le public est prévenu qu'au premier entr'acte, M. G. Moses photographiera, à la lumière électrique, l'auditoire tout entier. En conséquence, les spectateurs sont priés de demeurer à leurs places —entre le premier et le second acte.

Woman against Woman sera joué jusqu'à mercredi soir inclusivement.

Jeudi, *Egypt, or a Daughter of the Nile*. Cette semaine est la dernière de la saison 1886-1887.

BATAILLE DE PARIS.—Nous rappelons au public que, le dimanche aussi, ce Panorama est ouvert de neuf heures du matin à cinq heures et demie de l'après-midi.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 10 avril 1887.—Indications—Pour la Louisiane, beau temps, vents généralement du sud, température stationnaire.

MARIAGES NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

John Holmes Jr. à Mlle Sarah Reynolds.
George Diettrich à Mlle Emma Assenmacher
Gabriel Cruz à Mlle Barbara E. Escallarat.
Murray McBobinson à Mlle Ella R. Irving.
Albert Weiblen à Mlle Susanna Arnold.

Naissances.

Mme Thurman Gantte, une fille.
Mme Charles E. Whitney, une fille.
Mme James Parker, un garçon.
Mme Emile St. M. Lafleche, une fille.

Décès.

Elaire Lorenza Zammit 5 mois, 217 rue Dauphine.
Geo. M. Meyer, 13 mois, coin Ste Anne et Bourgarte.
John Patterson, 13 ans, 288 rue Lafayette.
John Ford, 21 ans, coin Perdido et Liaforne.
Mme Nelson Bryan, 26 ans, 20 rue Ste Marie.
May E. Boggs, 02 ans, 46 1/2 rue Chippewa.
Mme Vera Gleason, 02 ans, 7 rue St Claude.
Mary Miller, 21 ans, 107 rue Upters.

Les deux conseils.—La journée d'hier n'a pas amené, comme on le supposait, de changement appréciable dans la situation.

Les Cotton Yardmen No. 1 se sont réunis, hier matin à 10 heures, à la salle des Screwmen mais leurs décisions, si toutefois ils en ont pris, on même celles qu'ils ont l'intention de prendre, ont été tenues secrètes.

Il en a été de même pour les Cotton Yardmen, Classers, etc., qui eux aussi se sont réunis.

Toutefois la solution est fort proche, car l'intention des deux conseils est de se dissoudre pour reconstituer un nouveau conseil, où les intérêts des uns et des autres seront également représentés.

Ventes.—Il a été vendu hier, à la bourse d'encan :

Par C. E. Girardey & Cie.,

Une résidence à deux étages, No 34 rue Constance entre Gaiennie et Erato, $2,225.

Un double cottage, rue Colisée entre Washington et Sixième, $2,100.

Une double habitation à deux étages, 176 et 178 rue Toledano entre Magazine et Camp, $3,950.

Deux lots de terre, rue du Camp, entre la rue Tolédano et l'avenue de la Louisiane, $1450.

Un lot de terre, No. 503 du cadastre, dans l'îlet borné par les rues Bienville, Conti, Cortez et Télémaque, $645.

Douze lots de terre dans l'îlet borné par les rues St. Louis, Conti, Murat et Olympia, $1500.

Deux lots de terre à Carrollton à l'encoignure des rues Deuxième et Lower Line, $320.

Par Hoey et O'Connor.

La plantation Concession, paroisse Plaquemine, $29,000.

Par W. I. Hodgson.

Une propriété vacante encoignure Quatrième et Chesnut, 103 et 128, $4,500.

Un cottage à l'encoignure de la rue Constance et de l'avenue Peters, $600.

Par J. V. Gourdain.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Pauline, entre Marais et Urquhart, $700.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Pauline, entre Marais et Urquhart, $600.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Pauline, entre Marais et Urquhart, $675.

Huit lots de terre, rue Pauline, entre Marais et Urquhart, $665.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Pauline, entre Marais et St-Claude, $550.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Pauline, entre Marais et St-Claude, $610.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Barthélemy, entre Remparts et Bourgogne, $800.

Un lot de terre et les bâtisses qui s'y trouvent, rue Zempel, entre Jefferson et Léonidas, $370.

Par Spear & Escoffier.

No. 690, rue Dauphine, $2,325.
Propriété rue Mandeville entre Moreau et Cassacalvo, $1,925.

Par le shériff civil :

La Kentucky Cotton Press, $80,000.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Nicholas Théodore contre la St-Paul Fire and Marine Co.—Verdict en faveur du demandeur pour $2500.

Les poursuites sont abandonnées dans le procès Alegre Daiukee & Cie contre Samuel G. Kreiger.

Jos. Jackson contre la ville—Procès pour $4500 pour drainage.

Cour de District des Etats-Unis.—Branch Pilots contre le steamer "Buteshire"—Réclamation au sujet de pilotage abandonnée.

Cour civile de district.—Nouveaux procès.

Veuve E. Camors contre Millie Ramsay et autres—Procès pour $583 et saisie provisoire.

Cornelius Regou contre Alfred Montagut—Procès pour $140.

Ménard frères contre Reed Smith—Procès pour $570.

James Brown contre la Louisiana Brewing Co.—Procès pour $5000 de dommages.

Cour Criminelle de District.—Section A.—

Se sont déclarés innocents :

Vel—Isaac Johnson et Matt Wilson.

Violation de la loi du dimanche—Michel Bernard et P. Fernandez.

L'affaire de M. F. Fernandez, grocer rue Dumaine, est on ne peut plus intéressante. C'était le 2 janvier, son magasin d'épiserie était fermé, quand l'enfant d'une voisine qui était gravement malade, qui l'est encore, est venu chercher pour cinq sous de bois.

Il faisait très froid ; l'état de la malade était dangereux. Le certificat du médecin dont M. Fernandez est porteur en fait loi. Mais laissons au juri devant lequel il est renvoyé, le soin de décider s'il a en tort, d'accorder ce qu'on lui demandait.

Voies de fait—Joseph Baptiste, 10 jours de prison.

Violation de la loi du dimanche—Joseph Gandolf, I. C. Despaux, Joseph Foster et S. Kirnan, $25 d'amende.

Accusation.—Violation de la loi du dimanche : Paul Schreiber, N. Rambaut, Edward V. Ruel, Jos. Scalin, Frederick Roekel, O. H. Schonhausen, H. St. Pasteur, A. Sens, A. Patorno, et G. B. Sharbeso.

Cour du recorder Davey.—Willie Waluson, voies de fait, cour criminelle, caution de $250.

Alfred Jourdain, vol, même décision de la Cour.

Grand assaut d'armes.—Défi.—Tous les amateurs d'escrime de la Nouvelle-Orléans connaissent notre excellent et habile maître d'armes, M. Vital Lebailly, incontestablement une des plus fines lames qui soient jamais venues dans notre métropole. On ne l'a jamais tant apprécié que le jour où il s'est mesuré avec le célèbre Casella.

M. Vital-Lebailly a appris, il y a quelques jours, par les journaux du Nord, que deux professeurs d'escrime, MM. Régis Sénacet Louis Tronchet, tous deux habitant New York, y ont donné un grand assaut et qu'à cette occasion, ils ont pris le titre de Champions du Nouveau Monde. L'idée lui est tout naturellement venue de se mesurer avec eux. Il vient de leur envoyer un défi à tous deux ; il dépose un enjeu de $100 et offre de se rendre à New York à leur frais pour gagner la peine du voyage. M. Vital-Lebailly est très estimé parmi nous ; bien des vœux l'accompagneront dans cette lutte, si elle a lieu—ce dont nous ne doutons pas, car nous ne voyons nullement la raison qui empêcherait MM. Senac et Tronchet d'accepter un défi porté dans des formes aussi peu courtois. Nous n'éprouvons, d'ailleurs, aucune crainte à son endroit ; nous savons ce qu'il sait faire ; nous connaissons ses antécédents qui sont brillants, ses états de service qui sont de premier ordre.

Tout cela veut dire que M. Vital-Lebailly va nous quitter, au moins momentanément nous l'espérons. Des affaires urgentes de famille le rappellent en France; il ne peut éviter ce voyage. Combien durera-t-il ? nous ne le savons.

Nous recevons à l'instant un vivate ; il nous annonce que des lettres qui lui arrivent de France le forcent à précipiter son départ. Il nous prie, en même temps, d'exprimer publiquement les regrets qu'il éprouve d'être obligé de quitter Nouvelle-Orléans où il a reçu un chaleureux accueil et mille témoignages flatteurs d'estime et d'amitié.

Assemblée générale de la colonie française—Election du Comité des Trente.—C'est aujourd'hui, à 1 heure de l'après-midi, qu'a lieu, comme à l'ordinaire, à l'asile de la Société Française, rue ste-Anne, entre Derbigny et Roman, l'assemblée générale de la Colonie Française convoquée par le Comité de Trente, pour 1886, pour procéder à l'élection d'un nouveau comité chargé d'organiser la Fête Nationale du 14 Juillet 1887.

Personne ici n'ignore que la population française de la Nouvelle-Orléans a l'habitude de donner beaucoup d'éclat à cette solennité, et que, du reste, prennent une part active les habitants des différents districts dont se compose la ville. On se rappelle l'immense succès de la fête de nuit de l'an dernier. A la demande générale, il a fallu la reproduire le dimanche suivant.

Succès obligé : il faut que la célébration de 1887 soit plus brillante encore que celle de l'an dernier. Il est donc nécessaire que le choix du nouveau comité soit bon. Il ne le sera que si toute la population en porte en masse, aujourd'hui à l'Asile Ste Anne et participe activement à l'élection. Nous croyons être l'organe du comité sortant, en invitant chaleureusement les membres de la colonie à se rendre en foule à son appel.

Suicide.—Le corps de la personne qui s'est suicidée vendredi matin en présence d'un nègre qui pêchait dans le Canal Carondelet, a été retrouvé.

Le défunt est un nommé George A. Ferret, qui habitait avec son oncle, M. Eugène Ferret, rue Dorgenois, No. 155, auquel il avait annoncé le jour même l'intention d'en finir avec la vie.

Il laisse une femme, un fils et deux filles qui habitent Donaldsonville, où il possédait une habitation de canne.

Il paraissait jouir d'une certaine aisance, et rien ne semblait indiquer qu'il était pressé par le besoin d'argent comptant et c'est, croit-on, ce qui l'a déterminé à se suicider.

Voici la lettre qu'il a écrite à son oncle :

"Mars 8, 1887.

"Cher Gustave : Les tourments de toute sorte que j'attendrais pendant les quinze dernières années m'ont enfin vaincu et je ne puis souffrir plus longtemps. Je prie que Dieu me pardonne cette action, qui du moins me mettra à l'abri de tout et de tous. Tu sais tout, ami mon meilleur et mon dernier ami. A toi,

"GEORGE A. FERRET."

Tué instantanément.—Vendredi matin, à 10 heures, un nègre du nom de Henry Rosier qui déchargeait des bois à bord du steamship anglais Professor, à Gretna, est tombé dans la cale et s'est frappé violemment à la tête. La mort a été instantanée. Il était âgé de 15 ans et membre des Longshoremen No. 1.

Corrections infligée à un rival.—Benjamin Franklin et James Kelley, coulieur, ont été arrêtés pour bataille et bris de paix.

La bataille avait été provoquée par les infidélités de la femme de Kelley, dont celui-ci s'est vengé sur le dos de son rival.

Le juge Burthe, devant qui l'affaire a été portée, a acquitté les parties, jugeant que l'un avait été suffisamment puni par les coups reçus, l'autre par l'atteinte portée à son honneur.

Cotton Exchange.—Au cours d'un meeting du Bureau des Directeurs, tenu jeudi dernier, le comité composé de MM. J. A. Renshaw, Newton Buckner et R. S. Day, a déclaré que les membres de ce bureau désiraient honorer publiquement la mémoire de Paul Tulane, dont la vie si féconde en bienfaits a été rendue plus respectable encore, plus admirable par le grand âge de ce philanthrope.

Une particularité qui console en partie de la mort de Paul Tulane, c'est que ses nombreux actes de bienfaisance privés et publics, ceux qu'il a accomplis ici et ailleurs, transmettront à la postérité celui qui a rempli une si belle carrière.

Par ses magnifiques donations faites dans le but de propager l'éducation il ne s'est pas seulement rendu cher à ses concitoyens, mais il a laissé un souvenir qui passera à la postérité et lui servira d'exemple.

Paragraphes.—On a arrêté, vendredi, en vertu d'un mandat d'amener de la Cour Criminelle, Mme C. Canosso, qui a été incarcérée à la prison de paroisse, et subséquemment remise en liberté.

Jendi, le Grand Juri avait rendu contre elle un verdict l'accusant de détournement d'une somme de $119 75 au préjudice de la Ladies' Crescent Benevolent Association.

—On a arrêté un nommé Francis Traves, couleur, qui était accusé par une nommée Victorine Smith d'effraction, attaque à main armée et voies de fait.

Dans un salon bonapartiste, un gros personnage, ancien conseiller d'Etat, ancien sénateur, tient le dé de la conversation.

Il raconte qu'en 1873, M. Thiers voulut le faire arrêter, et qu'un ami vint le prévenir.

—Cette nouvelle m'émut, dit-il, mais je n'en laissai rien paraître, ayant beaucoup d'empire sur moi-même.

—Oh ! quel égoïsme ! s'écria la comtesse de X. Vous avez l'empire sur vous, et vous le gardez !

Cueilli dans la devanture d'un marchand de vins, près du cimetière du Père-Lachaise :

"Spécialité de soupe à l'oignon pour repas d'enterrements."

Deux peintres en bâtiments sont assis au cabaret.

—Garçon, de l'eau ! s'écrie l'un d'eux.

—De l'eau ! répète le copain, pourquoi faire.

—Pour la boire.

—Tu perds la tête, mon vieux. Quand tu as seulement de l'eau dans tes bottes, tu t'enrhumes. Juge de ce que ça doit faire dans l'estomac.

DEPECHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Rente française.

Paris, 9 avril.—Le trois pour cent est coté à 81 francs.

Situation au Tonkin.

Paris, 9 avril.—Des avis privés, reçus de Tonkin, représentent le pays comme infesté par les pirates, qui le parcourent par bandes puissantes, pillant, commettant toutes sortes d'outrages et causant beaucoup de pertes aux Français. Un grand nombre de ceux-ci ont été tués.

Les troupes françaises ne peuvent pas lutter avec les pirates, qui sont en nombre supérieur, et des renforts sont requis sans délai.

Le gouvernement n'est pas disposé, dit-on, à en envoyer; l'opinion en général étant opposée à une expansion coloniale.

On rapporte que le général Boulanger a déclaré que la France a besoin chez elle de tous les soldats disponibles.

La Ligue des anti-propriétaires.

Paris, 9 avril—La Ligue des anti-propriétaires, composée des anarchistes avancés, a fait circuler, dans tous les quartiers les plus pauvres de Paris, une affiche demandant avec instance le non paiement des loyers. L'appel a produit très peu d'effet, sinon aucun.

M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

Paris, 9 avril.—Mr Barthélemy-Saint-Hilaire a publié un ouvrage sur l'Inde anglaise, dans lequel il demande la formation d'une ligue dans l'Europe occidentale pour mettre en échec les progrès de l'Empire slave.

Il prédit que les russes atteindront sous peu l'Inde, et établiront un empire qui sera une source constante de danger pour le monde civilisé. En saisissant Constantinople, les russes, ajoute-t-il, domineront l'Europe et l'Asie.

NOUVELLES EUROPEENNES.

M. Vambery—Le Prince Alexandre—M. Nelidoff—L'affaire du Col Vuillaume.

Londres, 9 avril—Une dépêche spéciale de Berlin dit que quelques conscrits de l'armée allemande, en Alsace-Lorraine, ont amené le drapeau allemand et l'ont ensuite déchiré. Ils ont tous été mis sous arrêt et sont punis sévèrement.

Cet incident est une preuve de mécontentement général dans ces provinces, et le gouvernement se verra dans la nécessité d'employer des mesures énergiques à l'avenir.

M. Vambery, l'éminent voyageur asiatique, publie une lettre dans le London Times sur l'influence croissante de la Russie, dans l'Asie Centrale.

Il affirme que le transfert de l'administration russe de Tashkend à Samarkane Bokhard, est un fait accompli. Il ajoute que les troupes russes occupent en ce moment toute la frontière nord de l'Afghanistan. M. Vambery dit à l'Angleterre de se méfier des préparatifs de la Russie, ayant en vue un déploiement de troupes du côté du Sud ; ce qui serait une menace contre l'empire britannique en Asie.

Les délibérations de la commission Anglo-Russe à St. Pétersbourg, relativement à la délimitation de la frontière Russo-Afghane, sont considérées comme illusoires. Le colonel Rodgeway est arrivé à Londres aujourd'hui.

Un télégramme de Sofia annonce que l'Union de la Ligue Patriotique en Bulgarie, a été empêchée de proclamer le prince